

## « Le journal d'une bourgeoise »

Yvon Dubeau

Number 56, September 1990

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/27139ac>

[See table of contents](#)

### Publisher(s)

Les Cahiers de théâtre Jeu

### ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

### Cite this review

Dubeau, Y. (1990). Review of [« Le journal d'une bourgeoise »]. *Jeu*, (56), 184–186.

## «le journal d'une bourgeoise»

D'après la correspondance de la famille Jullien. Adaptation de Serge Brozille. Mise en scène : Christiane Gatt, assistée de Thierry Lefever; éclairages : Gilbert Morel; décor : Espace et Cie; costumes : Bora-Bora. Avec Serge Brozille, Hugo Chapin, Diane Meunier-Lefever, Tristan Jacques, Serge Pillot, Françoise Sourd et Thierry Lefever. Coproduction de la Compagnie de l'Œil Nu et de la ville de Romans, présentée à la Maison de la culture Frontenac, du 15 au 26 mai 1990.

### du temps de la révolution

*Le Journal d'une bourgeoise* que donnait la Compagnie de l'Œil Nu de Romans (France) à la Maison de la culture Frontenac en mai dernier est présenté dans le programme de la troupe comme «un témoignage de tous les jours sur la Révolution d'après la correspondance de la famille Jullien». L'œuvre nous introduit dans l'intimité d'une famille bourgeoise entre 1785 et 1820, à l'heure de la Révolution française, tandis que la France pose les premiers jalons de ce qui donnera naissance à la démocratie en Occident. En toile de fond donc, la Révolution à Paris et à Romans, les rumeurs de la rue, ses ratés, ses coups de théâtre, son agitation, ses progrès, ses massacres, mais son idéal aussi, celui de la liberté et de l'égalité et celui du choix et du parti qu'il faut prendre. Le monde bascule; la famille Jullien opte pour la révolution.

De nature épistolaire, le texte est distribué entre sept comédiens. Il est constitué d'extraits choisis dans la correspondance de la famille Jullien séparée entre deux villes bouleversées par les événements. Il en résulte un texte à plusieurs voix : celle de Rosalie Jullien d'abord, puis celles des Marc-Antoine, le père et le fils, de Saint-Cyr Nugues... Le montage soigné qu'en a fait Serge Brozille met l'accent non seulement sur le cours de la Révolution, mais aussi sur l'intensité des rapports de famille. Ces deux niveaux s'imbriquent parfaitement : on passe du compte rendu factuel au lyrisme le plus personnel, des considérations sur les événements politiques aux préoccupations plus familiales, du devoir de l'engagement aux douleurs de la séparation. Les dialogues reconstituent la trame quotidienne de la vie

privée et publique des membres de cette famille qui réagissent spontanément aux événements en cette époque de grandes turbulences et de démesure.

Rosalie est le pivot de la correspondance et de la pièce. Elle parle d'amour, de tendresse, d'affection pour son «tendre ami» (Marc-Antoine père) autant que pour le jeune fils (Marc-Antoine fils) parti étudier à Paris, puis à Londres. Pour atténuer la tristesse de la séparation, elle écrit aux siens, elle les tient au courant de ce qui se passe d'important à Paris : aux Jacobins, au Champ de Mars, au Jardin des Tuileries, à l'Assemblée, dans la rue... «Les affaires d'État sont mes affaires de cœur.» Rosalie Jullien parle de ses espoirs et de ses craintes. Conscience politique, elle résume, décrit, raconte non seulement les moments de grâce où brillent les lumières de la raison, où s'affirment les Droits de l'Homme, mais aussi les moments plus difficiles où sa foi révolutionnaire est rudement mise à l'épreuve à la vue des «crimes que le peuple a été amené à commettre pour se venger de ceux dont il est, depuis trois ans, la victime». «Ils périront, s'ils ne font périr», s'exclame-t-elle à regret. Des têtes coupées, des prêtres assassinés : «barbare nécessité» pour cette femme qui regarde son époque avec les yeux du cœur. Au-delà des grands noms retenus par l'historiographie officielle, ce choix de lettres met en valeur la vie intime de ceux qui se sont débarrassés du despotisme et l'esprit d'une nation qui osait se révolter contre les terrorismes conjugués de l'aristocratie et du clergé.

Entre ces échanges de famille intervient un personnage inusité, intemporel, symbolique, un personnage à tête de chien qui dégage du chaos des événements des considérations sur la nature humaine, l'homme, le despotisme et la liberté; ses propos viennent ponctuer le texte et le hausser à un niveau de préoccupations plus philosophiques, qui transcendent le temps. Malheureusement, le style pompeux et moralisateur de ces tirades, d'un réalisme parfois même cynique, tue par un trop grand intellectualisme la beauté, la spontanéité et la fraîcheur qui caractérisent autrement les échanges de la famille Jullien. Coproduction de l'Œil Nu et de la ville de

Romans, cette œuvre s'inscrivait à l'origine dans le cadre des activités culturelles de l'Association dromoise pour le bicentenaire de la Révolution. D'où sans doute cette solennité un peu grandiloquente, ostentatoire, pompeuse.

La mise en scène de Christiane Gatt est volontairement dépouillée, épurée. Comme la scénographie : un simple podium avec marches sur lequel et autour duquel les acteurs évolueront dans une construction abstraite propice à la représentation de lieux divers. Ce dépouillement et cette simplicité se retrouvent dans les éclairages et dans les costumes d'époque. L'action principale se déroule au premier plan, où l'on voit la famille se réunir, se séparer; la pensée franchit la distance par l'écriture, les échanges s'enchaînant non pas toujours sous forme de dialogues mais souvent par juxtaposition et montage de morceaux choisis ponctués par des repères temporels qui situent le spectateur dans le cours des événements. Puis, en arrière-plan, le lointain, Paris ou Romans, Londres... selon le point de vue changeant du premier plan : la lettre que l'on reçoit, celle que l'on expédie. Et tout au fond, au centre, dans une ouverture du rideau de scène, un espace par où s'infiltrer une vive lumière, sans doute celle de la raison et de la liberté naissantes, celle qui fut à l'origine de ce qu'on a appelé «le Siècle des Lumières».

«[...] un personnage inusité [...] dégage du chaos des événements des considérations sur la nature humaine, l'homme, le despotisme et la liberté.» *Le Journal d'une bourgeoise*, présenté à la Maison de la culture Frontenac. Photo : J.-L. Elzéard.



Le jeu des comédiens est par moments ponctué d'effets d'éclairage ou sonores qui déstabilisent. Dans la magnifique succession d'extraits des lettres des 8, 9 et 10 août 1792, par exemple, le rythme de la lecture s'accélère, les effets scéniques dramatisent les événements et soulignent cet effort de rupture, cette fissure que des hommes ont ouverte dans un régime de droit divin qui se voulait éternel. Ils font référence à la dynamique de l'histoire de cette période qui s'accélère : ça sent la catastrophe, la terreur populaire, l'insurrection, le chaos; le roi est déchu, il devra se réfugier à l'Assemblée Nationale avec sa famille.

Cela nous amène à l'essentiel de ce spectacle : donner à lire non pas l'homme abstrait et éternel, mais des hommes et des femmes qui ont vécu et dont le destin personnel a été façonné par la dynamique de leur époque. On le sent dans le rythme du spectacle, dans ses enchaînements : nul temps mort, à peine une accalmie parfois; le rythme est soutenu, le montage rigoureux. À la fin, on sent le doute planer sur l'issue de cette période : l'arrivée de Bonaparte. Puis ce sera la Restauration. Quelle tristesse! Il faudra recommencer. Marc-Antoine, le fils, participera à la Révolution de 1830 et lancera un appel en faveur de celle de 1848. La Révolution de 1789 aura profondément changé le cours de l'Histoire; elle inspirera, et pour longtemps.

La présentation de cette pièce à la Maison de la culture Frontenac est le résultat d'un projet d'échange culturel entre le Théâtre de la Rallonge (Québec) et la Compagnie de l'Œil Nu (Romans-France). Il faut savoir gré au Théâtre de la Rallonge d'avoir invité la Compagnie de l'Œil Nu à Montréal avec l'aide des différents gouvernements. Cependant, une telle prestation s'inscrirait plus naturellement dans une manifestation d'envergure internationale comme la Quinzaine de Québec ou le Festival de Théâtre des Amériques. Il serait important d'assurer aux troupes qui sont invitées à se produire chez nous non seulement la solde mais aussi et surtout une bonne visibilité. Il est navrant de voir une troupe de si bonne qualité se produire devant une salle aussi vide.



Autre difficulté, et de taille celle-là : pour entrer avec aisance dans la dynamique de cette œuvre, il était indispensable d'avoir une connaissance assez précise de ce que fut la Révolution française. Pour le public québécois, un programme comportant le rappel des dates et principaux événements évoqués dans le texte était indispensable. À moins d'avoir lu sur le sujet ou vu les récents films sur la Révolution française<sup>1</sup>, on était facilement perdu dans ce qui devenait un texte pour initiés. Un minimum d'information était ici nécessaire; elle n'a pas été donnée. Comment comprendre alors ce «témoignage de tous les jours sur la Révolution»?

Malgré la qualité littéraire et la beauté de cette correspondance familiale, malgré le montage rigoureux dont j'ai parlé, malgré une grande dynamique textuelle et scénique et une interprétation juste de la part des comédiens, l'ensemble aura pu laisser perplexe un spectateur qui n'a pas une connaissance précise de cette époque. On a finalement l'impression d'un film présenté en accéléré qui ne fait qu'effleurer le sujet, et peut-être la cause réside-t-elle justement dans la densité d'une telle matière autant que dans la distance qui nous en sépare.

Tout cela souligne la nécessité d'une approche plus pédagogique par les troupes de théâtre et d'un meilleur parrainage de la part des troupes locales qui participent à ce genre d'échanges. Présenter *Madame Louis 14* à un public français et suisse ne relève pas du même tour de force que de présenter une famille bourgeoise de Romans à un public québécois. La nuance tombe sous le sens. Nul doute que la ville de Romans aura su découvrir un grand cru dans cette représentation de ses gloires locales, mais offerte à la Maison de la culture Frontenac, la potion gauloise avait un goût un peu amer.

**Yvon Dubeau**

1. Il s'agit du film de Robert Enrico, *La Révolution française, les Années lumières*, et de celui de Richard Heffron, *La Révolution française, les Années terribles*.

## «une saison en enfer»

Texte d'Arthur Rimbaud. Un spectacle-événement de Michel Garneau; scénographie: Roger Pfund; lumières: Ludovic Buter; son: Bernard Martinelli. Avec Dominique Catton. Coproduction du Théâtre Saint-Gervais MJC et du Théâtre Am Stram Gram, présentée au Théâtre Saint-Gervais à Genève, du 1<sup>er</sup> au 19 mai 1990.

### ténèbres et flammes

La théâtralisation d'un texte littéraire non destiné à la scène peut ennuyer mortellement comme elle peut donner un plaisir incomparable; en sortant de ce spectacle, je me suis posé la question : qu'est-ce donc qui fait pencher la balance d'un côté ou de l'autre? La mise en scène, bien entendu, mais aussi le rapport du comédien avec le texte, rapport qui prend une importance accrue dans l'absence de dialogues. On imagine difficilement porté à la scène ce «livre païen» ou «livre nègre» (tel que Rimbaud le désignait pendant sa composition, avant de le nommer *Une saison en enfer*, et qu'il écrivit dans une période très troublée de sa liaison avec Verlaine). Michel Garneau s'y est attaqué, et le résultat m'a fait souhaiter que de telles expériences soient tentées plus souvent.

La salle du Théâtre Saint-Gervais correspond à peu près, de taille, à la Salle Fred-Barry. Un rideau de polythène métallisé occupe toute la largeur de la scène à l'italienne; cette paroi fragile réagit au moindre déplacement d'air et, selon l'éclairage, agit comme un miroir reflétant la salle. Scène et salle sont reliées par un mince trottoir de métal nu, passerelle ou tremplin, qui monte et s'arrête net au milieu de la salle, au-dessus de sièges voilés de toile blanche.

*«Jadis, si je me souviens bien, ma vie était un festin où s'ouvraient tous les cœurs, où tous les vins coulaient.»*

Ce sont les premiers mots d'*Une saison...* qui attirent notre attention sur le comédien; vêtu de soie noire, un peu japonais, un peu pionnier du désert, il est apparu devant le rideau.